

Frédéric Sojcher

LE FANTÔME DE TRUFFAUT

Une initiation au cinéma



Cet ouvrage est publié
avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Mise en pages : Mélanie Dufour

Couverture : François Truffaut dans *La Chambre verte*.
Photo © Dominique Le Rigoleur

Quatrième de couverture : Carmen Chaplin dans *Regarde-moi*.
Photo © Frédéric Remouchamps

© Les Impressions Nouvelles – 2013
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Frédéric Sojcher

LE FANTÔME DE TRUFFAUT

Une initiation au cinéma

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

À Olivier Hennebert, Marc Isgour et Frédéric Remouchamps,
les trois mousquetaires

« Un tournage de film, ça ressemble exactement au trajet
d'une diligence dans le Far West ; d'abord on espère faire un
beau voyage et puis très vite on se demande
si on arrivera à destination. »

François Truffaut, dans *La Nuit américaine*

L'ENFANCE

J'ai trois ans. Paul Danblon cherche un enfant suffisamment turbulent pour un reportage sur les hyperactifs. Papa et maman connaissent Paul Danblon, il officie à la télévision, ils acceptent sa proposition. Sur le tournage, j'essaie d'attraper la perche. Les rushes, inutilisables.

J'ai six ans. Bobonne Ida m'emmène au cinéma, tous les mercredis. Une salle de quartier qui présente deux films, un Zorro et un Louis de Funès. Un Tarzan et *La grande illusion*. Un Robin des Bois et un Charlot. Un western et *Zazie dans le métro*. Tombola. Si le numéro du ticket d'entrée se termine par le bon chiffre, chocolat glacé gratis.

Dans la salle de classe, quand le maître tourne le dos, nous faisons semblant, Serge et moi, de filmer. Nous mimons avec nos mains le mouvement de la caméra à manivelle vue dans le film de Buster Keaton. Nous nous esclaffons. Le maître se retourne et nous punit. Au coin.

L'AUDITION

Je suis chez bobonne Ida, quand à la télévision passe l'annonce de casting pour un film français qui se tourne en Belgique. On recherche des garçons de 12 ans. Je veux m'y présenter, même si je n'ai pas l'âge. Note l'adresse, où il faut aller. Bobonne Ida m'accompagne au Hilton. Bertrand Blier, le réalisateur, et son assistant me reçoivent. Blier choisit Riton Liebman pour jouer le rôle principal aux côtés de Gérard Depardieu, Patrick Dewaere et Carole Laure, parce qu'il a le culot de venir seul à l'audition. Je suis retenu comme figurant. Ida est fière. *Préparez vos mouchoirs*. C'est le titre du film.



Jacques et Frédéric Sojcher. Photo Katina Avgouloupis

PATRICK DEWAERE

Bobonne Ida meurt. Je suis chez Ernst, à son anniversaire, quand maman me l'annonce. Maman vient me chercher à la place de papa. Papa, c'est la première fois que je le vois pleurer.

Devant le bus, maman. Le tournage a lieu dans les Ardennes, où on nous emmène. Maman s'inquiète des mines lubriques des adolescents choisis comme figurants.

Sur le plateau de *Préparez vos mouchoirs*, je parle à Patrick Dewaere des films vus avec bobonne Ida. « Je veux faire du cinéma. » Il est l'une des plus grandes stars françaises, il s'étonne de ma cinéphilie, de la passion avec laquelle je lui parle des films sans me soucier de sa notoriété. Il m'encourage à vivre mes rêves. Il dit : « Le cinéma est un art de combat. »

CAROLE LAURE

Une rumeur parmi les figurants : Carole Laure n'a pas de culotte. Je m'approche d'elle autant que possible, profitant de l'attention que me porte Patrick Dewaere, je laisse tomber des objets par terre, n'importe quoi, un stylo, ma montre, pour tenter de voir sous sa jupe.

Je reviens à la maison avec mon salaire de figurant, fier comme Artaban.

CHRISTIAN BOURGOIS

Maman, cordon bleu, reçoit les amis parisiens de papa, à Bruxelles.

Christian Bourgois publie *La Démarche poétique* aux éditions 10/18 sans le lire, parce qu'il aime bien le titre. Il pose à peine ses fesses sur le canapé du salon que je l'interpelle. Je n'ai pas 12 ans et je veux une publication, moi aussi. Cela le fait rire. Chaque fois qu'il voit papa, à Paris, il s'enquiert de mes nouvelles... « Sur ce que je fais, il ne demande rien », me dit papa.

Christian Bourgois porte toujours des lunettes noires, on ne voit pas son regard, il impose une distance, il m'impressionne.

LA FRONTIÈRE

Dans le TEE, des douaniers contrôlent cartes d'identité et passeports, demandent d'ouvrir les valises. Papa revient de Paris avec une veste en cuir, achetée chez un grand couturier, sac à l'emblème de la marque. Le douanier lui demande : « Combien coûte cette veste ? » Si c'est plus de 2000 francs français, papa doit s'acquitter d'une taxe. Pas le droit d'acheter pour plus de 2000 francs de marchandises sans les déclarer. « Profession ? », lui demande le douanier. « Philosophe »,

répond papa. « Ça va, c'est bon pour cette fois. » Est-ce de l'admiration ou du dégoût ?

L'Europe, à ses balbutiements.

LA MAÎTRESSE DE PAPA

Elle habite à Neuilly. Nous logeons chez elle. Maman déteste les animaux de compagnie. J'adore son chien, jouer avec lui, lui envoyer la balle, voir sa queue se balancer, son souffle haleter. C'est une découverte, dormir avec une bête, lovés.

Papa nous emmène à *La Closerie des Lilas*. Elle me demande : « Sais-tu ce que cela veut dire, faire du pied ? » Il faut d'abord effleurer le pied de la femme à séduire. Si pas de rejet, poursuivre. Appréhender comment elle réagit, s'il y a une réaction d'encouragement, de désagrément ou d'indifférence. Attention, ne pas se laisser abattre par un visage impassible. Ne pas montrer son désir, son degré d'acceptation à se faire courtoiser, fait partie de l'éternel féminin. Jeu entre ce qui se passe sous la table (les pieds qui se touchent) et au-dessus de la table (les conversations se poursuivent, les autres convives ne remarquent rien). Elle se met à la place de l'homme et me montre.

L'IDENTITÉ

Devant l'église Saint-Germain-des-Prés, à côté de la bouche du métro, papa accosté par un inconnu : « Mais je vous connais, vous. » Distrain par cette apostrophe, un deuxième homme le bouscule, tandis qu'un troisième en profite pour lui dérober son portefeuille. Pickpockets. Les trois complices disparaissent avant qu'il n'ait le temps de se rendre compte de ce qui se passe. Dans le portefeuille, la seule photo qu'il ait d'Aaron, son père. Il pose des affichettes le long des grilles de l'église Saint-Germain et dans le métro, il paie des

annonces dans les journaux promettant aux voleurs une récompense s'ils lui remettent la photo d'identité.

Pas de réel sans père.

JACQUES LACAN

Il a rendez-vous avec Jacques Lacan. Il lui expose son projet, il a dix minutes. Lacan de temps à autre hoche la tête. Il donne les dates du colloque et s'excuse pour la modicité des émoluments.

« Bien », dit le psychanalyste. « Mais vous avez quelque chose pour moi, là ? »

Silence.

« 500 francs ? »

Il ne comprend pas ce que Lacan lui veut.

« 300 francs, alors ? »

« Désolé, je n'ai pas d'argent sur moi. »

« Alors foutez-moi le camp. » La secrétaire de Lacan poursuit papa, s'excusant pour la confusion, il l'a pris pour un patient. Les lacaniens donnent leur interprétation. Jacques Lacan dirait : « Foutez-moi Lacan », c'est une formidable déclaration d'amour.

CATHERINE DENEUVE ET BO DEREK

Catherine Deneuve, fantasme. Son côté froid. Bourgeois. Petit tic, elle pince les lèvres. La maîtresse de papa lui ressemble. Pas physiquement. Par son air hautain et féminin. Parisienne.

Ernst vient souvent à Paris. Son père est dans l'import/export. Nous parcourons l'annuaire et nous tombons sur elle : Catherine Deneuve, adresse et téléphone. On l'appelle ? Chiche. « Mais qu'est-ce que tu vas lui dire ? », s'inquiète Ernst. « Que je veux la voir, que je suis venu exprès de



Bo Derek dans *10* de Blake Edwards

Bruxelles pour ça. » Il prend l'écouteur et le colle à l'oreille – les appareils téléphoniques permettent d'être à deux à écouter une conversation. Je tombe sur une femme agacée qu'on la prenne pour l'actrice, ce n'est pas de sa faute si Catherine Deneuve a ce pseudonyme, car ce n'est pas le VRAI nom de l'actrice, c'est son vrai nom À ELLE.

Dans la salle de cinéma du Drugstore Publicis Saint-Germain-des-Prés, *10*, de Blake

Edwards. Interdit au moins de treize ans. Le protagoniste tombe amoureux d'une femme le jour où elle se marie. Il mène l'enquête pour savoir qui elle est. Elle part en voyage de noces et il la suit. Il sauve de la noyade son mari. Elle se donne à lui, sur la musique du Boléro de Ravel. Aucun problème de conscience, aucun frein à faire l'amour si elle en a envie.

10/10, la note qu'il lui donne. Catherine Deneuve se faufile dans la salle. Elle veut voir à quoi elle ressemble, Bo Derek. Elle s'assied dans la même rangée que moi, sort de son sac à main des lunettes, elle ne les met sur le nez qu'une fois qu'il fait noir. Des gouttes de sueur perlent sur mon front pendant la projection, je ne sais si je dois la regarder, elle, dans le noir, ou Bo Derek, sur l'écran.

L'ARRÊT DE TRAM

Elle est à l'arrêt du 94, devant l'église des Sablons. C'est l'automne. Peu après la sortie des classes. Elle se tient droite.

Monte dans le tram. Je la suis. Elle descend au croisement de la rue de l'Abbaye et de l'avenue Louise. Je marche dix mètres derrière. Elle remonte la chaussée de Vleurgat, prend la chaussée de Waterloo. S'arrête, s'engouffre dans un immeuble, en face du supermarché GB. Immeuble avec pharmacie au rez-de-chaussée. Ne pas se faire repérer, quand je vais au secrétariat de son lycée, quand je questionne le pharmacien. Je mène l'enquête. Elle redouble une année, parents divorcés, petit frère ; inscrite à la médiathèque, elle lit Kafka, Fitzgerald, Kundera. C'EST ELLE. L'éternel féminin. NADIA AMARA, elle s'appelle.

Je lui écris. Une lettre d'amour anonyme. Je l'appelle. Elle accepte un rendez-vous devant l'arrêt de tram. Quand j'arrive, elle, déjà là. Elle imagine un homme plus âgé, pas un adolescent boutonneux. « C'est moi », dis-je. Dans un film français un peu débile, Bernard Menez demande à une jeune fille : « Cela te dérange si je te prends dans mes bras ? » Contre toute attente, elle se laisse faire. Il n'est pas plus beau que moi, Menez.

« Cela vous dérange si je vous prends dans mes bras ? »

« Cela me dérange, oui. »

Tout ne se passe pas comme au cinéma. Tout faire pour que tout se passe dans la vie comme dans un film, c'est le but que je m'assigne.

LE POTACHE EN BOÎTE

À Paris, je vois les films interdits aux moins de 13 ans. En Belgique, la censure est plus sévère. Fier de pouvoir parler à mes camarades bruxellois des films qu'ils ne voient pas.

Le Potache en boîte, Pitou a l'idée de lancer le journal. Je propose un sujet : la différence entre les films « enfants non admis » à Bruxelles et à Paris. Accepté !

Nadia Amara ressemble à Bo Derek. L'idéal oscille entre la petite culotte de Carole Laure et le *Boléro* de Ravel.

LA BOUM

Ernst et moi, nous organisons une boum. Il nous faut des cartons d'invitation, des spots de couleur et une collection de disques incluant les derniers tubes.

Le lieu prêté est le rez-de-chaussée et le sous-sol d'une maison dont nous pouvons retirer les meubles. Que le temps d'une soirée, l'espace se métamorphose en piste de danse.

Une PAF (Participation Aux Frais) est demandée à l'entrée.

Tout ce complique à cause d'Ernst. Il veut faire une « Horreur Party ». Nous installons dans la maison des décors « Halloween » : fausses toiles d'araignée, têtes de mort, pâte flasque sur la poignée d'entrée achetés dans le magasin de farces et attrapes. Il a l'idée de diffuser au sous-sol, qui nous sert de vestiaire, une musique macabre.

Nous distribuons tous les deux des cartons d'invitation en lettres gothiques, avec l'espoir de ratisser large, de ne pas seulement faire venir nos camarades de classe.

Au seuil de la porte d'entrée, entre la cage d'escalier et la rue, une petite table avec une chaise. Je suis là, à attendre. Nous nous répartissons les tâches, Ernst est au bar. Pari gagné.

Organiser une soirée, c'est un peu comme réaliser un film. Les participants sont les spectateurs.

Tout va bien ? Non. Pas de Nadia Amara.

ISRAËL

Le papa d'Ernst est d'origine juive allemande, mais de sa judaïté, il ne parle jamais à Ernst. Être Juif, il sait encore moins que moi ce que c'est.